

Dire, taire, reconstruire. Mémoires et dénis de mémoires. de la Première Guerre mondiale en France

RONAN RICHARD

ER Tempora, Université de Rennes 2

Dès la fin des années 1990, la Première Guerre mondiale a fait son retour dans les bacs des librairies. Point de repère fondamental de la construction identitaire nationale, elle sort alors d'une longue atonie éditoriale et suscite un engouement mémoriel et une vitalité retrouvée des recherches scientifiques et familiales, dont le Centenaire a constitué l'acmé, révélant une profonde réappropriation venue « d'en bas ». Bien que l'historiographie et ses transpositions pédagogiques aient mis en lumière, depuis les années 1960 et 1970, les processus de totalisation et de mondialisation d'un conflit mobilisant, en arrière et en soutien des combattants, l'ensemble des sociétés et des économies, et suscitant des traumatismes expérientiels très divers – massacres, déportations, occupations, rationnement, épuisement, reconversions, deuils, etc. –, la mémoire de la Grande Guerre demeure marquée par une forte hiérarchisation des expériences de ses différents protagonistes, lesquels n'ont bénéficié ni de la même attention, ni d'une égale reconnaissance dans les représentations collectives.

En France, le regard social s'est en effet, dès les années de guerre, focalisé sur une figure tutélaire dominante, celle du « poilu » héroïque. Cette emprise mémorielle, statufiée après-guerre par l'efflorescence des monuments aux morts, s'est trouvée confortée par les publications de nombreux témoignages de guerre. Ces monuments de papier participèrent, dès 1914, de cette fabrique d'une figure impavide et archétypale occultant la diversité des parcours, des souffrances et des représentations de l'écrasante majorité d'un monde combattant structurellement, socialement et culturellement multiforme. Par ailleurs, en mesurant les souffrances et les sacrifices à l'aune de ceux des poilus, la mémoire collective a d'emblée installé la masse des populations civiles dans un véritable complexe paralysant la narration de leurs vécus et leurs traumatismes spécifiques. Les renouvellements historiographiques, pourtant riches de controverses, n'ont pas

vraiment entamé l'hégémonie de cette figure héroïque, devenue victimaire, que constitue le combattant des tranchées.

Cette contribution vise à montrer l'importance d'un retour sur les témoignages, lesquels n'ont jamais été vraiment saisis dans leur complétude, avec le souci d'introduire une grille d'analyse rigoureusement critériée. Ce travail reste à faire, même si de nombreux chercheurs se sont déjà (trop) partiellement emparés de cette question. Le premier fut Jean-Norton Cru. Même contestée (Prochasson, 2001 ; Audoin-Rouzeau, Becker, 2000), son œuvre reste remarquable en ce qu'elle était pionnière. Mais, malgré un travail considérable et digne d'un véritable historien (Cochet, 2023 : 65), son *magnum opus*, *Témoins*, affiche aujourd'hui ses limites. Portant sur un corpus de seulement 300 ouvrages, criblés suivant des critères hypercritiques et subjectifs, l'ouvrage est clairement daté, d'autant qu'il excluait déjà certains genres, dont le théâtre ou la poésie, la part de littérature lui paraissant y dépasser celle du renseignement (Cru, 1929, 11). Paru en 2008, le précieux travail de synthèse d'Antoine Prost et Jay Winter (2008) n'a pas davantage été actualisé à l'issue de la vague de publications consécutive au Centenaire. De leur côté, à l'instar de l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre (1924-1926)*, les quelques inventaires bibliographiques édités depuis sont restés centrés sur les seuls écrivains combattants (Giovanangeli *et al.*, 2004, Bensoussan, 2010). Quant aux travaux scientifiques portant sur ces témoignages, les choix opérés au niveau du corpus de référence, la littérature de guerre pour Nicolas Beaupré (2006) ou les intellectuels pour Nicolas Mariot (2013), ont singulièrement réduit leur focale. Avec ses 26 000 références bibliographiques et ses 2 100 témoignages d'écrivains et d'« écrivains » (Barthes, 1954) de toutes natures (carnets, journaux, mémoires, récits, impressions, romans, poèmes, pièces de théâtre etc.), le fonds du Conservatoire du patrimoine éditorial de la Grande Guerre, initié par le bibliophile Bernard Devez, offre aujourd'hui un outil qui, par son exhaustivité et sa base de données, permet d'élargir le spectre des recherches et d'appréhender la question avec un regard neuf, aussi bien statistiquement que qualitativement. Les témoignages peuvent ainsi être distingués par genres, par unités, par grades, par secteurs du front et, à l'avenir, par origines socioculturelles ou géographiques. L'exploitation de cette base de données permet, outre la remise en question de certaines thèses échafaudées à partir de sources parcellaires ou insuffisamment représentatives, de montrer comment le marché de l'édition a durablement orienté la mémoire collective en donnant la part belle aux récits de soi d'une minorité de combattants lettrés de l'Infanterie, au détriment des tous les autres protagonistes du conflit.

Une mémoire combattante reconstruite et aseptisée ?

Longtemps relégués dans l'angle mort de la recherche, les témoignages de guerre ont suscité, dans les années 1990 et 2000, de vives controverses fracturant la communauté des chercheurs (Birnbaum, 2006). Au sein du Centre de recherche de l'Historial de Péronne, la thèse de la mainmise des témoins dans la (re)construction de l'histoire de la guerre s'est vite imposée (Audoin-Rouzeau, Becker, 2000). Très critiques sur la validité du témoignage de ceux « qui y étaient », ils en ont dénoncé un contenu aseptisé, taisant les violences interpersonnelles et la mort donnée, tout en soutenant la thèse d'une véritable « dictature du témoignage » aux effets durablement paralysants pour les chercheurs « qui n'y étaient pas » (Audoin-Rouzeau, Becker, 2000 : 52-53). *In fine*, cette démonstration visait clairement à inciter les chercheurs à s'affranchir de ces sources testimoniales. Une étude exhaustive de ces écrits de guerre permet aujourd'hui tout autant de nuancer la thèse de leur édulcoration que de contredire l'argumentaire d'une mainmise de la génération du feu sur l'écriture de l'histoire et sur la construction de la mémoire collective du conflit.

De la pluralité des regards portés sur la guerre et des descriptions qui en furent faites, il ressort ainsi que l'aseptisation du rendu des combats et la censure des violences interpersonnelles ne peuvent être considérées comme des pratiques généralisées. Certes, certains récits semblent confirmer qu'à la guerre, « on est tué mais on ne tue pas », pour reprendre l'expression de l'ethnologue Évelyne Desbois (1992). Le cas le plus notoire est celui de Maurice Genevoix, qui reconnut dans la préface de *Ceux de 14* (Genevoix, 1950), avoir précédemment émondé ses récits de guerre, en escamotant certains passages et en retouchant son lexique. Mais tous les combattants ne sont pas réductibles à Genevoix et des récits dépeignent aussi la guerre avec une grande crudité, ne taisant ni la mort donnée à l'ennemi, ni parfois même la satisfaction éprouvée de l'avoir fait. Cela dépendait beaucoup de la personnalité des auteurs, de la nature de leurs productions, du contexte d'écriture ou de réécriture mais aussi du devenir qu'ils assignaient à ces écrits. Composant un cinquième du corpus retenu, les quelques 400 carnets et journaux, rédigés à chaud et publiés sans retouche, constituent la source la plus authentique. De nature non fictionnelle, ces récits offrent autant de regards personnels livrés dans leur contexte, sans influence d'une atmosphère sociale ni de représentations collectives postérieures aux faits. Pour autant, leur étude exhaustive permettrait de faire la part de cet exercice d'autocensure contemporain des faits et diversement motivé. Les combattants étaient, d'une part, conscients qu'en cas de capture, leurs écrits seraient inmanquablement traduits et qu'ils risquaient gros à y avoir confessé les violences commises. Cela n'empêcha pas certains d'y narrer des exactions qui relevaient du poteau d'exécution, à l'instar de ce soldat du 329^e Régiment :

Dans le château, les boches sont ivres-morts. Les blessés gisent de toutes parts : j'en finis quelques-uns. [...] Vers 11 heures, les boches retentent une attaque, ils ont encore été repoussés. Cette fois, j'ai le plaisir de tuer mon deuxième boche d'un coup de fusil. [...] J'ai le plaisir de dire que j'ai encore tué un boche. Cela fait mon troisième (Anonyme 2002).

La pratique de la censure et de la « reconstruction » des faits, associée à une forme d'apprêtement littéraire, est davantage associée aux récits, mémoires, souvenirs, impressions ou réflexions de guerre, composant un ensemble de près d'un millier d'écrits, souvent rédigés a posteriori par l'exploitation des notes prises durant le conflit. Paul Cazin expliquait ainsi avoir composé son témoignage, édité en 1919, « en remuant [...] ce fatras de lettres et de notes quotidiennes, accumulées cinq mois durant » (Cazin, 1919 : 2). Comme le soulignent Béatrice Fleury et Jacques Walter, le témoin ne témoigne alors « pas seulement d'expériences qui l'ont éprouvé, mais aussi de son temps, de son groupe d'appartenance, du rapport à la temporalité et à l'espace » (Fleury, Walter, 2012, 155-156). Cette tendance à donner du sens à la guerre ne concerne d'ailleurs pas que les récits rédigés après-guerre, certains combattants soutenant parfois des thèses humanistes voire pacifistes sans attendre la diffusion de celle-ci dans le contexte particulier des années 1920. C'est le cas de Louis Mairet, dont les propos critiques sur la patrie (Mairet, 1919 : 172-173) ont pu être mal interprétés (Audoin-Rouzeau, Becker, 2000), nous y reviendrons.

S'il faut donc se garder de prétendre que la réécriture et l'estompage du réel furent généralisés, cette pratique exista bien. Elle pouvait, d'une part, avoir une visée justificatrice toute personnelle, consistant alors moins à expurger la mémoire de guerre de toute mention aux violences interpersonnelles qu'à mettre à distance, *vollens nolens*, le trauma intime que représentait l'acte de tuer.

Une seconde motivation animait des combattants dans l'écriture de leurs correspondances, qui, avec 300 éditions, représentent près de 15% de notre corpus. Principal vecteur du lien maintenu avec leurs proches, certains y opéraient aussi un tri sélectif des informations pour ne pas inquiéter famille et amis. Genevoix opéra ainsi :

J'ai soigneusement aiguisé mon crayon, et, m'appuyant sur mon liseur comme sur un pupitre, je griffonne en hâte quelques bouts de lettres. Deux mots seulement : « Bonne santé ; bon espoir. » Je ne veux pas me laisser aller à dire ce que j'ai dans le cœur. [...] Ils m'écrivent chaque jour, je le sais. Pourquoi les décevoir, les peiner ? (Genevoix 1950 : 160)

En croisant les correspondances de combattants du peuple comme Germain Cusacq et Jean Dupouy, François Cochet illustre bien cet exercice de « rassurance » par l'usage fréquent du « mensonge protecteur de la tranquillité familiale » (Cochet, 2023, 63). Ce souci du moral des siens

se retrouve chez l'ouvrier papetier Jean Lajous, qui expurgea à ce point ses lettres de tout détail propre à inquiéter sa femme que l'annonce de sa mort, des suites de blessures constamment minimisées, la plongea dans la sidération (Roy, 2022). Mais à nouveau, une lecture exhaustive et attentive de ce matériau introduit tout un nuancier de situations, le ton et la nature des descriptions évoluant selon le statut du destinataire. Ainsi Fernand Léger écrivit-il des lettres d'une grande crudité à son ami Louis Poughon, tout en lui demandant instamment de n'en rien rapporter à sa mère (Léger, 1990 : 18). La même « euphémisation protectrice » ciblée (Cochet, 2023, 63) caractérise les courriers de Louis Pergaud, l'écrivain ne dissimulant rien de l'intensité des combats à son ami Edmond Roche, tout en lui signifiant instamment : « Surtout pas un mot à Delphine de ce que j'ai souffert. La pauvre petite se ferait trop de mauvais sang et cela ne me soulagerait pas » (Pergaud, 2014 : 211). À l'inverse, le paysan Henri Arnaud ne passa jamais rien sous silence à son épouse Thonie, par respect pour ce « pacte épistolaire » conclu à l'heure de son départ : « Amie, je ne te cache rien, je ne suis pas comme les trois quarts qui, de peur de trop inquiéter leurs familles, cachent ce qu'ils pensent. Je te dis exactement ce qui nous arrive » (Botlan, 2020 : 583).

Une troisième intention pouvait conduire certains combattants à taire les horreurs du conflit du fait de l'impossible « concernement » de lecteurs qui, n'y étant pas, ne pouvaient accéder à la pleine conscience d'une expérience proprement indicible. « Nous sommes tous, tant que nous sommes, des survivants anachroniques ; notre expérience est incommunicable » reconnaissait ainsi Maurice Genevoix (Lefebvre, 1983 : 17). Pour dépasser ce syndrome paralysant, certains recoururent à une autre stratégie d'évitement, celle du roman réaliste et de la poésie. S'il s'appuyait souvent sur des notes personnelles griffonnées au front, le roman de guerre permettait aux témoins de mettre à nu le réel au travers de quelques personnages aptes à restituer une expérience de la guerre qui se voulait authentique, quoique distancée dans son expression. C'est le cas d'Henri Malherbe qui, dans sa préface de *La flamme au poing*, justifiait ainsi le choix de relater sa propre expérience par le prisme de la fiction :

C'est assez pour moi d'avoir voyagé dans cet abîme. Je n'en voulais plus même garder le souvenir. J'ai jeté mon carnet de notes. [...] Mais se peut-il... ô mes frères torturés que j'oublie... vos sacrifices ? Oublierai-je mes sentiments étranges et tous ces spectacles d'humanité furieuse et noire ? Je le sens bien, il faut que je garde... cette collection de portraits et d'images... Seulement je ne veux pas transcrire avec trop d'exactitude ces détresses... je crains qu'à des évocations trop précises ne ressuscitent ces jours de férocité... Lorsque je relisais ces notes ma sensibilité... prenait la fièvre... Je ne veux plus écouter cette voix affolée. Il me faut redire cela calmement, changer la fièvre en une vibration pathétique, adoucie, transparente. (Malherbe 1917)

Les plus grandes plumes contemporaines du conflit contèrent ainsi leur expérience par ce biais

romanesque, indéniablement le plus populaire et le plus déterminant dans la construction de la mémoire collective. En sus des *Croix de bois* de Dorgelès, récipiendaire du Prix Fémina en 1919, cinq de ces fictions de guerre reçurent le Goncourt entre 1914 et 1934 : *Gaspard* de René Benjamin (1915), *L'appel du sol* d'Adrien Bertrand (1916), *Le Feu* d'Henri Barbusse (1916), *La flamme au poing* d'Henri Malherbe (1917), *Civilisation* de Georges Duhamel (1918) et *Capitaine Conan* de Roger Verdel (1934). Philippe Baudorre (2005) a bien montré le rôle déterminant joué par le Goncourt, qui accompagna et accentua l'indéniable élan populaire du roman de guerre au point de constituer, en termes de carrière littéraire, un véritable saut quantitatif. En marge de centaines de romans figurant dans notre corpus, celui-ci compte également 71 œuvres musicales, 55 pièces de théâtre et près de 500 recueils de poésies. Souvent minorée ou réduite à l'évocation de quelques figures, dont émerge Guillaume Apollinaire, la poésie de guerre s'inscrivait bien dans cette démarche résolument littéraire. Malgré de rares tentatives de réhabilitation, comme celle de Jacques-Henri Lefebvre, introduisant son ouvrage sur Verdun par quelques extraits de poèmes de combattants oubliés (Lefebvre, 1983), ce genre connut peu d'échos en France (Campa, 2020), cependant que de grands poètes-combattants se révélaient en Angleterre, influant davantage sur la mémoire collective (Stallworthy, 2002).

Ainsi la vision de la guerre telle qu'elle a été présentée ou communiquée durant ou après celle-ci doit-elle être reconsidérée, afin d'intégrer une pluralité de regards aucunement réductibles en une vision unique et uniforme des faits, ni en une seule interprétation de ceux-ci.

Dictature du témoignage et emprise mémorielle des combattants ?

D'égales nuances sont à formuler sur la question d'une potentielle « dictature du témoignage » ayant pesé sur l'écriture de l'histoire (Audoin-Rouzeau, Becker, 2000 : 52-53). Certes, des récits retouchés après-guerre relèvent d'une forme de mémoire égo-historique, leurs auteurs ayant parfois pris le temps d'apporter une plus-value littéraire à leurs récits, tout en s'efforçant de leur donner du sens. Ce faisant, leur propos s'écartait de l'exposé brut des prises de notes rédigées à chaud et pouvait aspirer à déborder du strict cadre de la mémoire personnelle, épisodique, émotionnelle et sensitive, pour investir le champ de la mémoire collective. Pour Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, cet exercice, accompli *a posteriori* dans l'ambiance pacifiste des années 20, aurait autant contribué à dénaturer le caractère singulier et intime de ces récits de soi qu'à permettre à « ceux qui y étaient » de garder la main sur l'histoire et la mémoire collective de la guerre et d'en déposséder ainsi les chercheurs. Sur la méthode, la thèse affiche de sérieuses limites. D'une part, elle s'appuie sur un corpus de références très limité et peu représentatif des combattants dans leur pluralité. Pour étayer leur argumentaire sur les non-dits historiographiques,

les deux historiens ne mobilisent en effet que cinq auteurs, tous lettrés, dont Blaise Cendrars et Fernand Léger. D'autre part, l'affirmation d'une « dictature du témoignage » repose essentiellement sur quelques lignes de Louis Mairét, brandies comme une preuve. « J'ai dit la vérité. Qu'on me démente si on l'ose ! » Pour les deux chercheurs, la phrase sonnait comme un aveu de la volonté des anciens-combattants d'exercer, à partir de 1918, un magistère jaloux et exclusif sur ce domaine réservé que constituait l'histoire de leur guerre. Mais, l'argument manquait lourdement sa cible, Mairét étant mort au front, en 1917 ! Il ne pouvait donc incarner ni la dictature du témoignage d'après-guerre, ni l'influence idéologique des années 1920 sur la reconstruction d'un discours combattant pacifiste et antimilitariste. Loin de plaider en faveur des thèses de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, Mairét les affaiblit même considérablement, son exemple démontrant que des combattants avaient pu, au cœur même du conflit, clamer vivement leur scepticisme à l'égard du sens patriotique de la guerre.

Même fragilisée, cette démonstration intellectuelle traduisait une forme de défiance vis-à-vis des témoins et une volonté de s'affranchir de leurs propos. Réuni au sein du CRID 14-18, des chercheurs comme Remy Cazals et Frédéric Rousseau s'élevèrent vivement contre ces thèses jugées hors sol, plaidant davantage pour une réhabilitation des témoins, dans toute leur diversité (Cazals, Rousseau, 2001 ; Rousseau, 2003). Depuis les années 1980, François Cochet a également contribué à revaloriser d'autres formes de témoignages, notamment oraux. Considérés comme des sources historiques à l'égal de toutes les autres, ils nécessitent simplement d'être abordés avec rigueur et distanciation critique, pour pallier notamment les limites spécifiques à ces souvenirs, potentiellement affectés par différents processus tels que l'oubli, la reconstruction ou la déformation des faits, leur resignification, la « pollinisation » par d'autres témoignages antérieurs, la « stratification-concrétion » (Cochet, 2023), la simplification ou l'intrication du regard social catégoriel, culturel ou idéologique dans le regard individuel, etc.

Incriminer ces témoins combattants qui, dans l'exercice de leur art spécifique du « j'y étais », auraient falsifié le réel, revient à oublier, d'une part, que nombre de leurs témoignages ont été édités à l'insu de leur plein gré. Leur contribution à la mémoire collective ne constituait donc pas, pour eux, une fin en soi. Éditeurs et historiens se sont, en effet, rarement souciés de l'intention originelle de ceux qui n'avaient griffonné leur expérience de guerre ou leurs courriers que pour l'inscrire dans une mémoire purement individuelle ou familiale. Le choix d'en faire bénéficier le grand public et, partant, de l'inscrire dans la mémoire collective fut donc souvent assumé par les descendants, animés de motivations variables et parfois peu soucieux de quelque réflexion éthique préalable. Dans sa préface de la correspondance d'Etienne Nallèche, Odile Gauthier-Voituriez balayait ainsi ce dilemme sur l'intentionnalité, ironisant sur les stratégies d'obtention de l'accord

des familles :

Le pire ce sont les veuves. Elles s'accrochent à la mémoire de leur grand homme et ne veulent pas lâcher ses papiers, comme si garder ses notes, sa correspondance, ses documents de travail auprès de soi était un moyen de le garder, lui, de contrôler ce que la postérité en dira, de retarder son passage à l'histoire. Avec les enfants, les petits-enfants, c'est plus facile. Ils sont attachés à la mémoire de l'ancêtre, mais d'une façon moins passionnelle, qui les rend perméables aux arguments de l'archiviste, à l'intérêt de la conservation durable et d'une mise à disposition du public. (Gautier-Voituriez 2017 : 15)

Au rang des motivations des éditeurs peut être ajouté le caractère lucratif que pouvaient revêtir parfois ces publications, notamment durant la période du Centenaire.

Si les combattants n'ont donc pas toujours revendiqué ce rôle de gardiens de l'histoire et de la mémoire de guerre, l'analyse statistique des éditions de témoignages atteste en outre que, passé le retour d'intérêt constaté au tournant des années 30 et le léger ressaut consécutif au cinquantième de la Grande Guerre, ces publications déclinèrent jusqu'à devenir quantitativement insignifiantes jusqu'à la fin des années 1990 (voir figure 1).

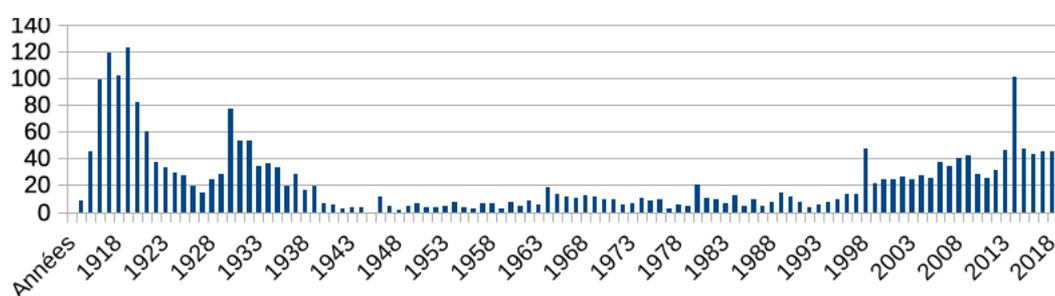


Figure 1 : Éditions annuelles de témoignages de combattants de 1914 à 2019 (source : Conservatoire du patrimoine éditorial de la Grande Guerre)

Cette analyse chiffrée fait justice de la thèse d'une hégémonie mémorielle des témoins, dont les récits se sont trouvés en fait rapidement marginalisés. D'autre part, il convient peut-être moins de s'interroger sur le nombre de témoignages édités que sur les exemplaires réellement mis en circulation et sur le lectorat ciblé. Car, dans l'ombre des grands romans populaires, et notamment de la poignée de Goncourisés vendus par dizaines voire centaines de milliers d'exemplaires, que pèse vraiment, dans ce processus de construction mémorielle, la masse des ouvrages plus confidentiels, peut-être davantage lus dans l'entre-soi des anciens-combattants eux-mêmes ?

Rien ne vient davantage étayer la thèse d'un quelconque complexe ressenti par la communauté des historiens, prétendument tenue en respect par des anciens combattants autopromus gardiens

exclusifs de l'histoire et de la mémoire de leur guerre. En réalité, la communauté des chercheurs paraît avoir été fort peu impressionnée, se désintéressant des décennies durant de ce que les anciens-combattants pouvaient bien avoir à dire. Pourtant lui-même vétéran du conflit, Pierre Renouvin, figure emblématique et dominante de l'historiographie de la Grande Guerre, éprouvait ainsi un certain dédain pour les témoignages en tant que sources historiques et le magistère qu'il exerça longtemps sur la recherche scientifique paralysa sans doute davantage les jeunes historiens que ne purent jamais le faire ces anciens « poilus » de plus en plus inaudibles. Convaincu que « les témoignages de combattants (entretenaient) avec l'histoire le même rapport improbable que la musique d'ambiance des bars avec celle des salles de concert » (Prost, Winter, 2008 : 117), Renouvin rejeta ainsi successivement le monumental *Témoins* de Jean-Norton Cru (1929), *L'anthologie des écrivains morts à la guerre* publiée par l'Association des écrivains combattants (1924-1927) et le *Verdun* de Jacques Péricard (1933), largement ouvert aux témoignages. Peu d'historiens s'émurent de ce manque de considération à l'égard des témoins, à l'exception notable de Jules Isaac. Celui-ci, dans son compte-rendu de l'ouvrage de Renouvin, s'étonna d'y voir la guerre « faire sa toilette, laisser à la porte le troupier avec ses compagnons malodorants – le sang, la boue, l'ordure, les rats, les poux –, se présenter comme une correcte guerre de cadres et d'états-majors » (Isaac, 1935 : 320). Il fallut même toute l'énergie d'un Henri Michel, cheville ouvrière du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, pour gagner le bras de fer « contre la Sorbonne, autrement dit Pierre Renouvin » et obtenir la reconnaissance des témoignages de résistants et leur collectage systématique (Guillon 2007). Ainsi, l'historiographie de la Première Guerre mondiale souffrit-elle moins de l'emprise mémorielle des anciens combattants que de la tenace indifférence d'historiens soucieux de narrer « une histoire de la guerre sans combattants » (Prost, Winter, 2008 : 110).

Ce double dédain, éditorial et scientifique, ne reflétait-il pas un désintérêt social plus global, la cellule familiale manifestant elle-même une appétence plutôt limitée à l'écoute empathique des survivants, quand ceux-ci n'estimaient pas eux-mêmes que leur expérience relevait de l'« impossible à dire ». Déconsidérée jusqu'aux initiatives de Philippe Joutard dans les années 1980, l'enquête orale en fit la démonstration. Ainsi, le micro tendu par quelques enquêteurs oraux à des témoins qui n'avaient rien édité ni transmis, constitua-t-il souvent le premier et parfois unique signe d'intérêt qui leur fut témoigné durant leur existence. Ce constat, j'ai pu le faire personnellement lorsque j'accompagnais mon père, René Richard, psychologue et infatigable collecteur de témoignages, dans ses dizaines d'enquêtes orales durant les années 1970-1980 (Richard, 2022b). De nombreux enfants et petits-enfants découvrirent à cette occasion l'expérience de guerre et les traumatismes d'un père ou d'un grand-père jusqu'alors mutique, suscitant ce regain de recherches familiales dont

témoigne l'activité de certaines associations comme Bretagne 14-18. Des combattants comme Raymond Jubert avaient prophétisé cette forme de discrédit social durant le conflit lui-même :

Tant d'erreurs ont été répandues sur notre compte, tant de détails multiples d'équivoques, de confusion, d'uniformisation des mérites et des tâches, que j'ai vu cent fois des combattants déchirer les journaux avec rage en lisant la pensée de ceux qui, sans avoir partagé nos souffrances, ont pourtant sur nous une opinion à placer. Quand nous reviendrons, c'est nous qui en conterons, et nous qui aurons tort. (Jubert 1989 : 86)

L'ascendance mémorielle des combattants de la Grande Guerre ne peut donc leur être entièrement imputée. Elle fut confortée par d'autres relais, comme les monuments aux morts, la littérature pour enfants ou les programmes scolaires, qui contribuèrent à enraciner dans l'imaginaire collectif une représentation iconographique standardisée du poilu héroïque et mythifié. Cette hégémonie mémorielle interroge le caractère sélectif d'une mémoire collective qui marginalisa durablement bien d'autres expériences et traumatismes de guerre. En donnant la part belle aux combattants, le monde de l'édition participa en effet à détourner les représentations collectives d'une multitude d'autres acteurs et victimes de guerre, dont les expériences et les ressentis se trouvèrent, jusqu'à aujourd'hui, clairement occultés.

« Ils sont passés comme des troupeaux d'ombres » (Guéhenno, 1961 : 106). Des expériences de guerre marginalisées ou instrumentalisées

La première victime de cette sélectivité mémorielle fut la diversité du monde combattant, complètement estompée par la prééminence d'une figure archétypale emplissant l'imaginaire collectif : le fantassin de l'infanterie. S'ils composaient près des deux tiers des effectifs militaires, ces troupiers bénéficièrent aussi d'une indéniable méritocratie mémorielle, monopolisant les trois quarts des publications. Cette prédominance récompensait ceux qui avaient payé le plus lourd tribut à la guerre, 88% des morts et des disparus étant issus de l'infanterie. Souvent considérés comme des embusqués, quand bien même leur participation fut déterminante dans l'issue des combats, les artilleurs ne représentent ainsi que 7% des témoignages édités. Ils pesaient pourtant 20% des effectifs militaires. Les marins et sous-marinières, les aviateurs ou les soldats des unités de transport sont également restés dans l'angle mort de la mémoire. Les prisonniers de guerre, enfin, ont toujours été associés à une sorte de mémoire honteuse (Cabannes, 2004 : 359-424) dont seuls purent s'extirper une poignée de courageux évadés, symbolisant, à l'image de Charles de Gaulle, une bravoure et un refus de l'inaction qui n'était peut-être pas le trait commun à tous les captifs. Ce désintérêt se traduit dans les chiffres : notre base bibliographique ne recense ainsi que 73

occurrences renvoyant à la captivité. En octobre 1918, on comptait pourtant 535 000 prisonniers de guerre français. Ainsi, et même si les traumatismes spécifiques à un enfermement infiniment pathogène servirent parfois la propagande, le captif resta associé à une forme de lâcheté inappropriée à cette construction identitaire porteuse des valeurs de courage, d'héroïsme et de détermination.

Un autre fait majeur se dégage de l'analyse de la production des écrits de guerre : 40% d'entre eux proviennent d'officiers ou d'officiers-supérieurs, qui composaient pourtant moins de 2% des effectifs. Toutes unités confondues, les récits de simples soldats ne représentent qu'un quart des témoignages publiés. Malgré leurs louables soucis de confronter ce regard élitaire à d'autres visions émanant de combattants issus des classes populaires, les chercheurs du CRID 14-18 ou de Bretagne 14-18 ne sont pas parvenus à rétablir le rapport de force socioculturel. Les paysans, qui composaient plus de 40% de la population active masculine, ne représentent ainsi que 17% des 150 écrits utilisés en 2008 par Rémy Cazals et André Loez dans leur ouvrage *14-18, vivre et mourir dans les tranchées* (Cazals, Loez, 2008). La mémoire de la Première Guerre mondiale a donc été en grande partie façonnée par une minorité sociale et culturelle, familiarisée à la pratique de l'écriture, apte à donner du sens au récit factuel du quotidien et disposant de réseaux facilitant la quête d'un éditeur. Genevoix lui-même a ainsi été pressé de publier ses écrits par Paul Dupuy, secrétaire général de l'École normale supérieure de Paris. À l'inverse, pour tous ces soldats issus du monde rural, l'acte d'écrire était tout aussi compliqué que celui de prospecter une maison d'édition. Pourtant, ceux-là même qui composaient la masse des troupes n'appréhendèrent sans doute pas les faits de la même façon que leurs officiers lettrés. Ambroise Harel le souligna d'emblée dans une introduction courte et sans fioriture :

Je ne suis qu'un paysan breton et j'ai écrit ces pages sans prétention littéraire. J'ai cru qu'il était bon que, parmi tant d'ouvrages sur la guerre, bien rédigés, bien pensés, bien arrangés, il s'en trouvât un, écrit par un simple de la terre. Les gens cultivés qui ont écrit des livres sur la grande guerre l'ont-ils vue, l'ont-ils sentie comme nous ? Ils nous ont mis en scène bien souvent et, je l'avoue, nous n'avons pas de peine à nous reconnaître dans certaines scènes et certains dialogues. Mais cela ne touche qu'à nos manières extérieures, et à nos réflexions plus ou moins pittoresques et frustrées. » (Harel, 2009, 11)

Les écrits de ces combattants du peuple, souvent plus pudiques et au vocabulaire plus pauvre, ne les assimilent pas au récit atypique d'un Louis Barthas (1977), tonnelier particulièrement militant qui ne peut être considéré comme l'archétype du soldat du peuple. Ces récits sans prétentions éditoriales s'avèrent souvent plus factuels et moins encombrés que ceux des intellectuels de propos existentiels ou de réflexions sur le sens de la guerre. « C'est que vous autres, vous ne pouvez

comprendre parce qu'il faudrait l'avoir vu » écrivait ainsi l'ouvrier Jean Lajous, le 31 octobre 1915, comme pour justifier son laconisme. On ne retrouve, dans ces récits de sans-grades, ni superfluité, ni militantisme d'aucune sorte. Leur plume est peu expansive, matérialiste, sans emphase, souvent soumise et fataliste, nullement enthousiaste, mais ils sont sans doute plus représentatifs de tous ces « sans voix » dont la mémoire de la guerre ne s'est pas beaucoup encombrée. Ce monopole testimonial tenace des élites lettrées a fortement contribué à forger une représentation biaisée de l'expérience de guerre, niant par là même la persistance au front des identités individuelles et parfois ces tensions sociales ou culturelles fracturant le huis clos des tranchées, dévoilées par Nicolas Mariot (2013). La variété des expériences et des approches n'a donc pu pénétrer l'inconscient collectif, toujours associé à l'héroïque et patriote poilu des tranchées dont les représentations nous apparaissent trop souvent par le prisme d'une élite. Mais, derrière ce poilu emblématique, c'est tout un autre pan de la société, celui des populations civiles, qui a davantage encore peiné à faire entendre sa voix.

Le moindre intérêt des éditeurs pour les récits de civils ne s'explique pas que par le focus assumé sur les combattants de l'infanterie. Sans doute les 30 millions de non-combattants ressentirent-ils eux-mêmes un profond complexe de culpabilité et de gêne rétrospective au regard des souffrances et des sacrifices consentis par les soldats. Il en ressort un maigre échantillon de quelques 360 écrits de guerre, tout aussi peu représentatifs que ceux des combattants. En effet, près des deux tiers de ces témoignages civils proviennent des départements occupés qui, sans doute, intéressèrent moins par leur qualité formelle que par leur capacité à corroborer utilement les accusations de brutalité et d'atrocités réellement ou prétendument commises par l'armée allemande. À peine la guerre achevée, les éditeurs dédaignèrent complètement ces témoignages (voir figure 2).

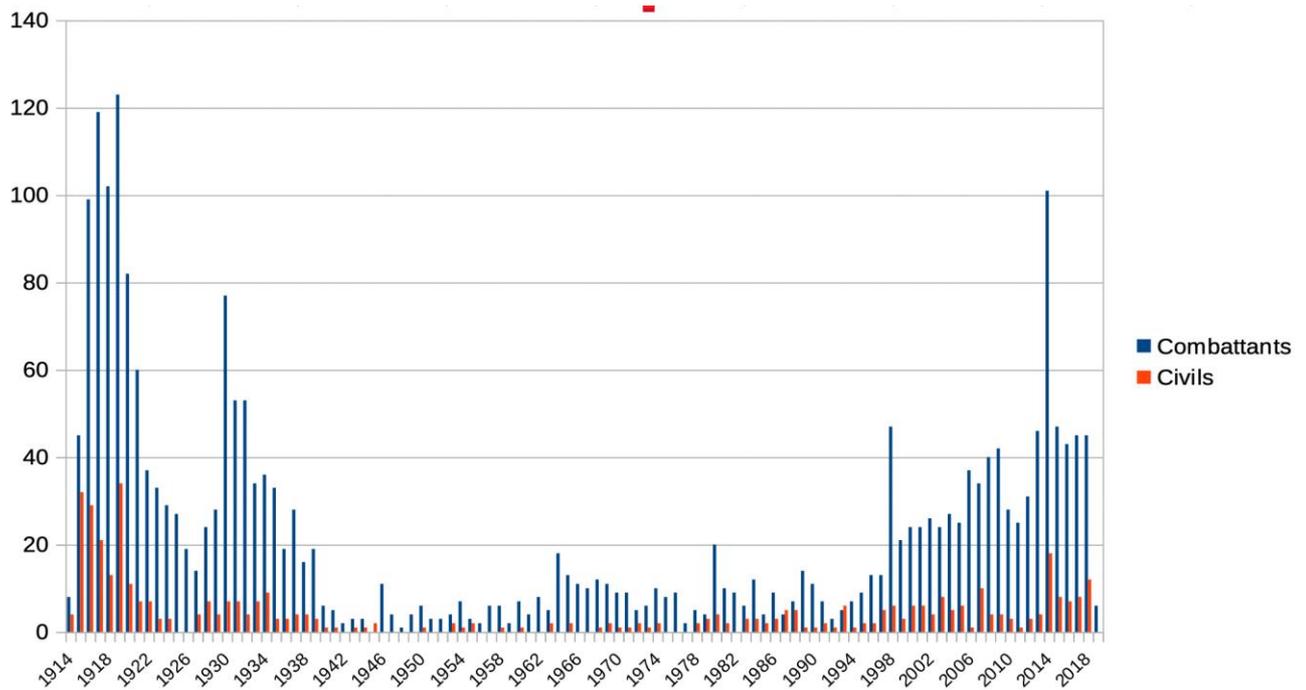


Figure 2 : Éditions annuelles de récits de combattants et de civils de 1914 à 2019 (source : conservatoire du patrimoine éditorial de la Grande Guerre)

Presque inexistante apparaît également la mémoire des deux à trois millions de réfugiés. À l’instar de ceux de 1940, leur exode, dominé par la peur, l’humiliation, la débâcle et le chaos, n’était porteur d’aucune valeur sociale ou identitaire propre à unifier et galvaniser la nation. Par ailleurs, les difficultés d’intégration que rencontrèrent ces communautés de migrants dans tous les départements d’accueil (Richard, 2021a) n’inclina sans doute pas les éditeurs à valoriser leurs témoignages. De la petite dizaine de récits d’exode édités, le seul qui émergea un peu, *Dans les remous de la bataille* (Rimbaud : 1917), aurait-il suscité le même intérêt s’il n’avait été signé par la sœur du poète Arthur Rimbaud (Richard, 2021b) ?

Quant aux autres civils, à commencer par les femmes, leur expérience et leur engagement ne suscitérent pas davantage d’engouement, hormis lorsque l’évocation de leur sort pouvait, une fois encore, conforter la propagande sur la barbarie allemande. Les éditeurs boudèrent massivement ces regards féminins, sauf lorsqu’une intervention extérieure venait leur apporter crédit et légitimité. Ce fut le cas de Marguerite Lesage dont les remarquables carnets (Lesage, 1938) ne suscitérent l’intérêt, jamais renouvelé du reste, que par l’amicale pression d’un ancien-combattant, parvenant à la fois à lui faire dépasser son propre complexe et à convaincre un éditeur (Fouchard, 2018). En Bretagne, sur seulement vingt témoignages de civils répertoriés, et souvent diffusés à titre confidentiel, seuls cinq furent écrits par des femmes. La petite vingtaine de témoignages d’enfants et d’adolescents édités en France témoigne d’un désintérêt similaire. Plus globalement,

la mémoire collective a essentiellement marginalisé les provinciaux. Les populations civiles des départements non occupés représentent à peine plus de 10% des témoignages non combattants publiés, soit moitié moins que ceux rédigés par des Parisiens. D'autres protagonistes du conflit, comme les travailleurs étrangers et les internés civils, restent toujours absents des représentations collectives, disparaissant même totalement de la mémoire locale des lieux où camps et cantonnements de travail étaient installés (Richard 2022a).

Conclusion : 100 ans plus tard, la mémoire sélective de la Première Guerre mondiale

L'analyse quantitative et qualitative d'un siècle de productions éditoriales permet donc aujourd'hui de reconsidérer le processus de fabrication de la mémoire collective de la Première Guerre mondiale. De manière ni plus objective, ni plus infaillible, ni plus exhaustive que la mémoire individuelle, cette représentation collective s'est construite, jusqu'à aujourd'hui, sur une stricte hiérarchisation des souffrances. L'expérience des combattants de l'infanterie, pesant moins de 15% de la population, apparut dès le contexte de guerre comme l'étalon à partir duquel se trouvèrent mesurées toutes les autres, en particulier celle des 80% d'une population non-combattante quasiment bannie du marché du livre.

Par ailleurs, la mémoire collective n'étant pas le fruit de l'addition des mémoires individuelles, celle de la Grande Guerre s'est construite à travers le prisme des représentations mentales d'une élite culturelle modélisante. En est ressortie une vision monolithique, celle d'une culture de guerre archétypale, aujourd'hui remise en cause par des chercheurs ayant su documenter les fractures et les clivages persistant jusqu'au front. « Il n'y a pas de bons témoins » assénait Marc Bloch en son temps (Bloch, 2019 : 8), mettant en garde préventivement contre toute quête d'une figure emblématique et d'une culture unique, fusionnant en une seule toutes les identités. Car une plongée exhaustive dans les écrits de guerre suffit à démontrer que les témoignages ne disent pas tous la même chose et qu'il y a quelque chose de péremptoire à vouloir comprendre les combattants en usant de l'article défini. Il y eut bien des combattants et il convient aujourd'hui de s'ouvrir à la diversité de ces figures testimoniales plurielles, en intégrant tous les paramètres influant sur la mise en récit et sur le regard porté sur la guerre : l'âge, la région d'origine, les date et durée de l'engagement, les secteurs du front fréquentés, les armes au sein desquelles chacun a servi, le contexte de production de l'écrit final, l'environnement social, culturel et idéologique d'origine tout autant que celui contemporain de la mise en récit. Nanti de cette grille critériée, nous pouvons déjà réviser certains présupposés pour confirmer cette dimension contrastive des regards et des mémoires, à la prise en compte de laquelle nous incitaient déjà Antoine Prost et Jay Winter :

Certes, cette expérience forte, intense, a marqué tous ceux qui l'ont faite, mais probablement pas de façon uniforme. Il est nécessaire de rechercher les traits communs qui unissent les combattants, mais dangereux de ne pas prendre en compte les diversités individuelles : l'uniforme n'abolit pas les identités et la génération du feu n'a peut-être qu'une existence linguistique. (Prost, Winter, 2004 : 143)

On aurait pu attendre du Centenaire qu'il contribue à ouvrir la mémoire de la guerre sur cette diversité des expériences et sur la pluralité des regards portés sur elles. Las, durant ces quatre années de surenchères scientifiques et commerciales, l'hégémonie du poilu héroïque s'est plutôt trouvée confortée par la publication de 680 témoignages, laissant peu de place à la petite cinquantaine de récits de civils (voir figure 3).

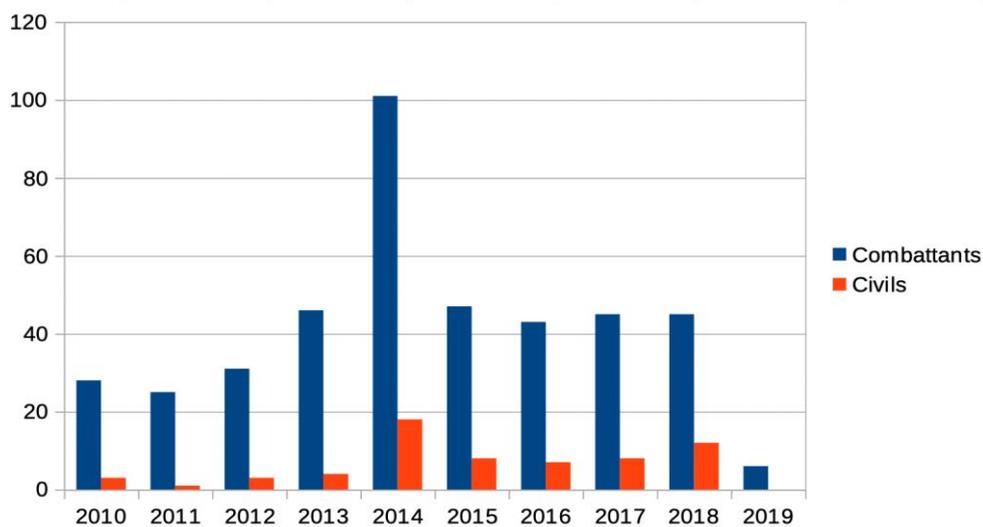


Figure 3: Éditions annuelles de récits de combattants et de civils de 2010 à 2019 (source : conservatoire du patrimoine éditorial de la Grande Guerre)

Sans doute le rééquilibrage des intérêts s'est-il opéré par d'autres biais, comme le cinéma, notamment l'œuvre de Bertrand Tavernier (Delmas, 2022 : 56-63), la bande-dessinée, la chanson ou le roman produit par des auteurs non contemporains de la Grande Guerre. Par leur exploration des marges – la folie, les fraternisations, les fusillés pour l'exemple, les profiteurs de guerre et d'après-guerre, le deuil, etc. –, ces autres expressions artistiques ont contribué à décaper une mémoire collective encore encombrée d'héroïsme patriotique, sans pour autant parvenir vraiment à écorner la prééminence du poilu des tranchées, simplement passé du rang de héros à celui de victime. Durant la Grande Collecte initiée par le ministère de la Culture en 2013, d'innombrables documents familiaux relatifs à la Grande Guerre furent collectés, essentiellement dans les centres d'archives départementales. Numérisés et mis en ligne, ces sources familiales se composent ainsi surtout d'écrits de combattants, correspondances, carnets ou journaux de guerre, accessibles aux

chercheurs, historiens ou simples passionnés d'histoire. Parallèlement, la création du Grand Mémorial, point d'accès numérique unique centralisant les registres matricules, a également suscité de nombreuses déclinaisons en termes de recherches familiales, généalogiques ou scientifiques et de transcriptions pédagogiques, tout en continuant, par son appellation, à associer la mémoire collective aux seuls combattants.

Sources primaires imprimées :

ANONYME, 2002. *Carnet de route d'un soldat du 329e R.I. du Havre (2 août 1914 – 22 novembre 1915)*, Plessala, Bretagne 14-18.

APOLLINAIRE, G. 1918. *Calligrammes*, Paris, Mercure de France.

ASSOCIATION DES ECRIVAINS COMBATTANTS. 1924-1927. *Anthologie des écrivains morts à la guerre*, 5 volumes. Amiens, Malfère.

BARBUSSE, H. 1916. *Le feu. Journal d'une escouade*, Paris, Flammarion.

BARTHAS, L. 1978. *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-1918*, Paris, Maspéro.

BENJAMIN, R. 1917. *Gaspard*, Paris, Devambez.

BERTRAND, A. 1916. *L'appel du sol*, Paris, Calmann-Lévy.

BOTLAN, M. (ed). 2020. « *Amie, c'est la guerre* ». *Correspondance de guerre de Théonie et Henri Arnaud (1914-1919)*, Rennes, PUR.

CAZIN, P. 1919. *L'humaniste à la guerre*, Paris, Plon.

DORGELES, R. 1919. *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel.

DUHAMEL, G. 1918. *Civilisation*, Paris, Mercure de France.

GAULTIER-VOITURIEZ, O. 2017. *Chronique cachée de la Grande Guerre. Lettres d'Etienne de Nalèche à Pierre Lebaudy (1914-1919)*, Paris, CNRS Editions.

GENEVOIX, M. 1950 [1949]. *Ceux de 1.*, Paris, Flammarion.

GUEHENNO, J. 1961. *Changer la vie*, Paris, Grasset.

HAREL, A. 2009. *Mémoires d'un poilu Breton*, Rennes, Éditions Ouest-France.

JUBERT, R. 1989. *Mars, avril, mai, Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.

LEGER, F. 1990. « Une correspondance de guerre à Louis Poughon ». *Les cahiers du musée national d'art moderne*, Hors série.

LESAGE, M. 1938. *Journal de guerre d'une Française*, Paris, La Diffusion du Livre.

MAIRET, L. 1919. *Carnet d'un combattant*, Paris, éditions G. Crès et Cie.

MALHERBE, H. 1917. *La flamme au poing*, Paris, Albin Michel.

PERGAUD, L. 2014. *Lettres à Delphine. Correspondance (1907-1915)*, Paris, Mercure de France.

RIMBAUD, I. 1916. *Dans les remous de la bataille. Charleroi et la Marne*. Paris, Chapelot.

VERCEL, R. 1934. *Capitaine Conan*. Paris, Albin Michel.

Références bibliographiques

AUDOIN-ROUZEAU, S. BECKER, A. 2000. *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard.

BARTHES, R. 1964. *Ecrivains-écrivains*, Paris, Seuil.

BAUDORRE, P. 2005. « *La Grande Guerre et le Prix Goncourt* », in *Les Goncourt dans leur siècle : Un siècle de « Goncourt »*, Cabanès, J-L. et al. (dir.) , 317-327, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, <<http://books.openedition.org/septentrion/54460>> (10/07/2022).

BEAUPRE, N. 2006. *Écrire en guerre, écrire la guerre, France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS éditions.

BENSOUSSAN, A. 2010. *La Plume et l'Acier. Les écrivains combattants de la Grande Guerre tombés au champ d'honneur*,. Paris, L'Harmattan.

BIRNBAUM, J. 2006. « 1914-1918, guerre de tranchées entre historiens », *Le Monde*, 10 mars 2006.

BLOCH, M. 2019 (1921). *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia.

CABANES, B. 2004. *La Victoire endeuillée : La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Le Seuil.

CAILLOCE, L. 2014. « Comment se construit la mémoire collective », *CNRS Le journal*, 18 septembre 2014, <https://lejournel.cnrs.fr/articles/comment-se-construit-la-memoire-collective>.

CAMPA, L. 2020. *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Paris, Classiques Garnier.

CANINI, G. (dir). 1989. *Mémoire de la Grande Guerre: témoins et témoignages. Actes du colloque de Verdun (12, 13, 14 juin 1986)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.

CAZALS, R., ROUSSEAU, F. 2001. *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat.

CAZALS, R. LOEZ, A. 2012. *14-18 Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Tallandier.

COCHET, F. 2023. « Le témoin, le témoignage, la mémoire. Modestes retours sur 40 ans de pratique du témoignage », in Fleury, B. Mercier, A. et Monnier, A. (dir.) *Témoignage, mémoire, histoire. Mélanges offerts à Jacques Walter*, Nancy, Éditions de l'université de Lorraine, pp. 59-69.

CRU, J N. 1929. *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Etincelles.

DELMAS, L. 2022. *Bertrand Tavernier. Le cinéma et rien d'autre*, Paris, Gallimard.

DESBOIS, E. 1992. « Vivement la guerre qu'on se tue ! », *Terrain* 19, pp. 65-80.

FLEURY, B. WALTER, J. 2012. « Carrière testimoniale : un opérateur de la dynamique mémorielle et communicationnelle », *Essachess. Journal of Communication Studies*, 5, pp.155-156.

FOUCHARD, D. 2018. « Les paradoxes de Marguerite », in BAECHLER, J. TREVISI, M. (dir.) *La guerre et les femmes*, Paris, Hermann, pp. 53-62

GIOVANANGELI, B. et al. 2004. *Écrivains combattants de la Grande Guerre*, Paris, Bernard Giovanangeli

éditeur.

GUILLON, J-M. 2007. « Préface. Jean Norton Cru, la mémoire et l'histoire », in *Jean Norton Cru : Lettres du front et d'Amérique 1914-1919* 7-17, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence.

ISAAC, J. 1935. « La crise européenne et la Grande Guerre. À l'occasion d'un livre récent », *Revue historique*, VI, pp. 412-447.

JEANNELLE, J-L. 2016. « Les mémoires retrouvées », *TDC : Mémoire(s)* 1103, pp. 12-15.

LEFEBVRE, J-H. 1983. *L'enfer de Verdun évoqué par les témoins*, Verdun, éditions du Mémorial.

MARIOT, N. 2013. *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Le Seuil.

PERICARD, J. *Verdun. Histoire des combats qui se sont livrés de 1914 à 1918, sur les deux rives de la Meuse*, Paris, Librairie de France.

PROCHASSON, C. 2001. « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 48/4, pp. 160-189.

PROST, A. WINTER, J. 2004. *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil.

RENOUVIN, P. 1937. « Histoire de la guerre (1914-1918) », *Revue historique, bulletins critiques*, 181, pp. 99-128.

RENOUVIN, P. « Compte-rendu de Témoins de Jean-Norton Cru », *Revue d'histoire de la Guerre mondiale*, 76-77.

RICHARD, Ronan. 2021a. « Du déracinement à l'exclusion. Les réfugiés de la Première Guerre mondiale dans l'Ouest rural français », *Sociétés plurielles* 4, 31 août 2021, <https://doi.org/10.46298/societes-plurielles.2021.8405>.

RICHARD, Ronan. 2021b. « Quitter "les lares de la maison ancestrale". Isabelle Rimbaud ou l'exode des réfugiés au prisme du genre (août-septembre 1914) », in TOUDOIRE-SURLAPIERRE, F. HEGELE, S. (dir.) *Les Voix des Femmes Immigrées*, Mulhouse, Editions Orizons, pp. 99-115.

RICHARD, R. 2022a. « Patrimoine militaire et captivité en France durant la Première Guerre mondiale », in D'ORGEIX, E. et MEYNEN, N. (dir.) *Patrimoine militaires habités*, Toulouse, PUM.

RICHARD, R. 2022b. « L'empreinte intime de la Grande guerre. De la quête individuelle à l'entreprise familiale », in RICHARD, R. et COULON, JY. *René Richard et Bretagne 14-18. Contributions collectives à l'occasion des 25 ans de l'association de recherches*, Plessala, Bretagne 14-18, pp. 11-19.

ROY, G. 2022. *Lettres de Jean à Pauline. La vie d'un soldat de 14-18*, Paris, éditions Jourdan.

ROUSSEAU, F. 2003, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil.

STALLWORTHY, J. 2002. *Great Poets of World War I. Poetry from the Great War*, New-York, Carroll & Graf Publishers.